



AMICALE DES RESCAPES DE LA REBELLION DE 1964

Monsieur Christian DUEZ

Président

Cité Noël Lustre, 115

7134 - RESSAIX

Tél. - Fax : 064/33.02.11

Email : christian.duez@skynet.be

Banque ING : 371-0216681-49

Bulletin de liaison trimestriel n° 18 - Avril 2010.

Le mot du Président.

Après la grisaille et le froid de ce long hiver, quel plaisir de vous retrouver au travers de notre bulletin. Comme le printemps, je souhaite qu'il vous apporte le parfum des fleurs et le chant des oiseaux dans votre cœur.

Ces derniers temps, il est beaucoup question du cinquantième anniversaire de l'indépendance du Congo. Préparations des cérémonies, visite royale à KINSHASA, présence d'une délégation belge, etc. « Visite de travail » de différents Ministres, déclaration d'amitié et de coopération et que sais-je encore.

L'on ne peut nier que le combat pour l'indépendance fut mené par quelques leaders congolais, dont certains étaient d'ailleurs conseillés et soutenus par quelques Belges. La Belgique de son côté a sans doute un peu hâtivement et légèrement mis en place le cadre nécessaire pour que cela se passe le mieux possible...

Cependant, il est indéniable que de nombreux Belges ont accompagné les Congolais dans les premiers pas de leur autonomie, cela malgré les difficultés et les tensions engendrées dans le pays. Nous sommes nombreux à nous rappeler : arrestations, exactions, menaces. Bien sûr pas de l'ensemble des Congolais, certains ont même défendu les Européens. Malgré cela, beaucoup de Belges se sont accrochés par amour du pays et de sa population, et accompagné le pays dans son développement.

Cela pour dire que dans la préparation de cet anniversaire, je n'ai pas entendu parler des Belges ayant accompagné les Congolais au cours de ces cinquante ans. Beaucoup d'entre eux l'ont payé de leur vie, les autres en sont marqués pour la vie.

Si la Belgique actuelle peut se targuer des relations privilégiées et historiques d'avec la RDC, c'est grâce entre autres au travail et à l'abnégation de ses aînés au cours du demi-siècle précédent.

J'avoue que je me sens frustré et révolté par cet oubli ou mise à l'écart de la commémoration du cinquantenaire, alors que nous en avons été les acteurs. Un peu comme si lors des commémorations de l'armistice ou de la bataille des Ardennes, les Anciens Combattants étaient écartés.

Passons maintenant à des aspects plus ludiques. Comme annoncé dans le bulletin précédent, notre rencontre d'été aura lieu le 29 juin. Vous trouverez toutes les informations utiles en fin de bulletin.

Vous avez tous apprécié le récit de nos amis Gaby et Aimé. Ils viennent de terminer la mise à jour de leur biographie dont-ils ont tiré un livre que vous pourrez vous procurer en contactant Gaby et Aimé à l'adresse suivante :

Monsieur et Madame HAVREZ Aimé

Avenue du Monde, 51/1

1400 - NIVELLES

Tél. : 067/41.06.44

Ils seront également présents le 29 juin.

Je suis toujours heureux de recevoir vos avis et commentaires sur le bulletin ou notre organisation. Je dois dire que ces derniers temps c'est le calme plat à ce sujet. Je pense à ouvrir une rubrique familiale où vous pourriez communiquer vos événements familiaux : naissance (petits enfants bien entendu), mariage (idem), décès (malheureusement) premier prix, rencontre, etc....

En espérant vous rencontrer nombreux en juin, recevez, chers amis, les meilleures salutations de mon épouse et moi-même.

Bien amicalement

Christian DUEZ.

AIME ET GABY HAVREZ
UNE VIE AU CONGO BELGE (Suite)
EVITONS L'OUBLI *

* Ce titre a été suggéré à Aimé par son médecin traitant, le Docteur Michel GLORIEUX, né au Congo belge.

Après son arrivée en gare du midi le 11 novembre 1945, suivons Gaby pour ses premiers pas en Belgique, ses retrouvailles avec sa famille et ses souvenirs d'enfance.

J'avoue que j'étais perdu, content et soulagé d'être arrivé au but. Ma sœur accompagnée d'un officier Américain vint m'y quérir en Jeep, un véhicule dont j'ignorais l'existence et ce fut la dernière étape de mon voyage : trente kilomètres de Bruxelles à Nivelles, où la maison familiale avait été épargnée par l'incendie de mai 1940.

Père et Mère m'attendaient sur le pas de la porte ainsi que la fidèle Irma, vieillie mais toujours alerte et laborieuse, qui m'avait élevé et vu grandir; Diane également, notre cocker toujours aussi noir et amiteux, mais plus de voiture ans le porche.

Quand au chauffage central, il ne fonctionnait plus depuis 1940 et le froid était maître de cette grande maison. Le hall et la cage d'escalier ma parurent démesurés.

Ce furent donc les retrouvailles, les questions interminables dans le petit salon-salle à manger donnant sur le jardin que je distinguai à peine et où j'avais joué. Certaines pièces étaient chauffées par un poêle au charbon mais les pièces de devant vouées à la glaciation. A nouveau je sortais d'une planète pour atterrir sur une autre.

La chambre de ma jeunesse m'attendait, froide et mon lit aux draps glacés. Quant aux lettres de Gaby, elles m'avaient attendu dans la table de nuit.

Changement de climat probablement, j'entamai le lendemain au soir, une crise de paludisme très aigue qui dura jusqu'au matin et qui me laissa fort affaibli.

Dès mon rétablissement, je me rendis à Braine-l'Alleud, afin de revoir Gaby la fiancée de ma jeunesse qui n'avait cessé de m'attendre, malgré les plus de 7000 km qui nous séparaient et le manque de nouvelles réciproques.

Elle m'attendait en compagnie de sa maman. L'émotion était à son maximum et les paroles rares. Mais très vite, nous avons parlé de nos souvenirs de jeunesse et de toutes ces années heureuses ayant précédé la tourmente.

Gaby et sa maman avaient supporté courageusement ces années de guerre.

De mon côté, j'avais traversé une vie différente et pour le moins spéciale. Nos caractères s'étaient modifiés, deux personnes différentes se faisaient face, mais très vite, nous avons retrouvé tous les sentiments qui nous avaient unis au cours des années heureuses d'une jeunesse insouciant et confiante dans l'avenir.

Malgré l'hiver, nous refîmes les promenades de notre jeunesse, au Bois de Sapins entre autres, à Feluy-Arquennes, et où nous avons passé tant d'heures délicieuses tout en échafaudant de merveilleux projets d'avenir.

J'y campais et Gaby m'y rejoignait la journée à vélo, venant de Braine. La source aux eaux limpides et fraîches y coulait toujours. Elle nous avait attendus. Je m'y rendais tôt le matin à l'époque pour mes ablutions et la culture physique.



Épisode de notre jeunesse : camping au Bois de Sapin, Feluy-Arquennes

Je campais seul, ou avec Pierre et Marcel, ah ces inoubliables soirées, les yeux fixés sur les bûches flamboyantes, tout en parlant et rigolant de tout et de rien. Pierre quitta ce monde en 1962. Quant à Marcel, que je vois régulièrement, il effectua cinq années de « villégiature » forcée dans les camps nazis et fut témoin à notre mariage. Toutes les photos de cette époque concrétisent ces souvenirs.

Mes promenades dans Nivelles m'attristèrent en voyant les destructions et incendies de 1940. La Collégiale, dont l'origine remonte au VII^e siècle la presque totalité des quartiers médiévaux avaient été la proie des flammes en 1940. L'hiver rigoureux n'enjolivait pas le désastre !

C'est fin janvier qu'eût lieu notre mariage dans une discrète intimité.

Peu après, je fis une visite à la COTONCO-SOCOBOM, rue du Trône à Bruxelles, où j'avais effectué mon stage. C'est au cours de cette visite que j'ai revu mon Directeur, P. GILLIAUX, qui était revenu en 1944 afin d'occuper le poste de Directeur Général du groupe.

Entrevue cordiale au cours de laquelle je lui fis part de mon désir de refaire un terme à la SOCOBOM. L'épineux problème de ma démission ne fut pas évoqué !

Fin mars 1946, le train pour Paris-Marseille quittait Bruxelles-Midi emportant vers leur nouveau destin Gaby et Aimé.

A Marseille, on prit place à bord du Champollion, luxueux paquebot d'avant-guerre, mais qui fut transport de troupes durant le conflit.

Les femmes d'un côté, les hommes de l'autre ! Confort inexistant, nourriture détestable et rare, la France était en plein rationnement. Quel soulagement de pouvoir débarqué à Alexandrie Notre satisfaction tourna rapidement court et puis direction le Caire en train.

La suite fut des plus inconfortables, à bord de vieux rafiot datant de KITCHNER et usés, faute de pièces de rechange.

Cette mécanique défaillante me fait penser aux difficultés que nous avons eues pour faire fonctionner les usines et faire mouvoir les véhicules au cours des années de guerre, car on manquait de tout.

Je pourrais épiloguer sur ce sujet mais je vais vous citer un exemple parmi tant d'autres : les VICICONGOS exploitaient le réseau ferroviaire et routier de la Province Orientale. Faute de camions, ils furent contraints d'aller chercher dans un terrain vague jouxtant les ateliers de PAULIS, tous les vieux camions MINERVA déclassés depuis de nombreuses années. Certains étaient complètement démontés afin de rafistoler les autres.

C'est dans ces véhicules que j'assurai les achats de coton, entre autres. Véhicules munis d'un toit, mais dépourvus de portière.

Nous retournons au Nil où la chaleur est des plus insupportable. Nous voici à KHARTOUM au Soudan, dans un hôtel situé le long du Nil, où rien n'est organisé pour la suite notre voyage.

A l'hôtel, nous lions connaissance avec des pilotes anglais retournant en Uganda. Ils sont d'accord pour nous embarquer jusque JUBA, à bord d'un avion DC3 DAKOTA-PARA. Et nous voilà à trois milles mètres d'altitude, assis sur les banquettes para, les courroies de largage au dessus de nous.

Un des deux moteurs ayant des ratés et la radio en panne, nous atterrissons à MALAKAL, le long du Nil, il y fait cinquante degrés à l'ombre, comme à Khartoum.

Gaby est septique lorsque je lui affirme que la température au Congo est à diviser par deux. Après réparation, nous voici à JUBA, où un camion militaire nous conduit à ABA, au Congo belge, à 200 km, assis dans la benne.

Quelques jours après, je reprenais mon activité. Ce terme de trois ans fut sans faits saillants, mais au cours de celui-ci, l'idée mûrit en nous de nous installer à notre compte et d'effectuer le grand saut.

Le terme venant à expiration, nous sommes rentrés en Belgique, en empruntant à nouveau le fleuve et ensuite l'ARMAND GRISAR jusqu'à Anvers.

Pour réaliser une plantation et soutenir les frais jusqu'aux premières récoltes, c'est un exploit nécessitant de l'argent et beaucoup ! Pour y parvenir, nous décidâmes de monter une scierie. A vrai dire, je n'y connaissais rien ! Je fis tout d'abord un séjour à VIELSALM, dans les Ardennes, dans une scierie appartenant à des amis de mes parents. Ensuite, je passais la commande pour les machines de scierie à l'usine BRENTA à Bruxelles où je fis un second stage de montage machines et d'entretien des rubans de scies, qui est une spécialité, aidé dans ce domaine par l'Université de Louvain, qui a des laboratoires à HEVERLEE.

Enfin, j'ai accompagné des techniciens de chez BRENTA pour monter une importante scierie à LEMBECK, près d'EEKLO.

J'étais prêt pour le départ. Je parti seul dans le courant 1949.

Dès mon arrivée, j'entamais des prospections forestières dans la région de STAN et PAULIS. Travail important, non dépourvu de difficultés car il est indispensable de tenir compte des éléments et prévoir l'endroit de la scierie par rapport aux sources d'approvisionnement en bois d'ébénisterie, de construction et d'essences légères destinées aux coffrages en béton et caissoneries. C'était un travail long et pénible pour nous tous. J'étais aidé entre autres par mon fidèle TINDA qui n'a cessé de me suivre depuis 1938.

Un soir je me suis senti plus fatigué que d'habitude, je ne me suis pas inquiété car la journée avait été chargée.

Mais dans la nuit un froid intense m'envahit suivi d'une montée de fièvre très importante. Quelques jours après, le médecin diagnostiquait une malaria cérébrale, qui m'obligea à rentrer en Belgique.

Au cours de mon séjour à la clinique de médecine Tropicale à Anvers, où je fus très bien soigné, on me découvrit un kyste filarien au foie qui prolongea mon séjour.

Complètement rétabli, nous sommes repartis pour le Congo, Gaby et moi, la prospection fut poursuivie dans des conditions très pénibles pour nous deux et surtout Gaby.

Arrivée sur place, c'est-à-dire en chefferie OTO, dans le territoire de POKO, à environ 100 km de ce poste-état et à septante kilomètres de PAULIS-ISIRO, poste plus important comprenant le chef-lieu de territoire, les Vicicongo, ses ateliers, la gare ferroviaire et enfin deux banques et quelques magasins et commerces divers.

Le lieu dit de notre « MBOKA » portait le nom de MOZULU, du nom de la petite rivière traversant la concession destinée à être plantée de caféiers.

Celle-ci comptait deux cents hectares dont cent en emphytéose et cent gratuits, car nous étions des résidents permanents.

Une case abandonnée pour cause de superstition nous servit de premier gîte, suivie de peu par un gîte plus grand en « POTO-POTO » avec un toit en feuilles.

La pépinière café fût réalisée relativement vite suivie par le piquetage des routes futures. L'abattage de la forêt pouvait commencer, dans l'attente des machines. Celles-ci étaient en souffrance dans le Bas-Congo, pour les motifs suivant : le boom économique du Congo avait provoqué un encombrement total et invraisemblable de caisses et de matériel à Léo et ensuite à Matadi et Boma.

Enfin celles-ci arrivèrent in extremis, car nos possibilités financières s'amenuisaient malgré les petites rentrées de nos scieurs de long et de la cantine.

Entre-temps, le bâtiment de la scierie avait été construit, ainsi que les fondations des machines. Pour réaliser ces travaux de maçonnerie, nous avons dû acheter une presse à briques et implanter une petite briqueterie à l'endroit de la concession où j'avais trouvé une terre glaise de qualité.

Les machines de scierie et les moteurs diesel furent montés non sans mal avec l'aide précieuse d'une main d'œuvre inexpérimentée mais de très bonne volonté et aux stages effectués en Belgique.

Les essais de machines et diesel terminés, je fis connaissance avec le débardage des grumes, travail indispensable pour l'alimentation de la scierie. Labeur difficile et pénible surtout en saison des pluies. Aucun des hommes n'étant au courant du travail de scierie, de débardage et du transport, je dus commencer par l'écolage, moi-même n'ayant pas la pratique de ce travail avec des tracteurs et la manutention des grumes.

Notre vie de colons commençait. Elle se résume en deux mots : travail et sacrifice.

Afin de ne pas éterniser la première partie de ce récit qui s'achèvera en juin 1960, je vais essayer de décrire les grandes lignes de cette période.

Le manque quasi-total de scieries dans la région eut pour effet un afflux de commandes qu'au début je ne pus satisfaire. Il fallut quelques mois pour arriver à un rendement normal. Nous avons comme clients les VICICONGOS, la SOCOBOM, les savonniers pour les caisses à savon, les constructeurs, les particuliers...

Je fus contraint de travailler avec deux équipes de huit heures, afin de pouvoir satisfaire les clients.

Les gros problèmes mécaniques, les difficultés majeures ne se situaient pas dans le fonctionnement de la scierie, qui nécessitait beaucoup de vigilance, mais bien dans la forêt et dans l'approvisionnement en pièces de rechange.

A tout moment, on était à la merci d'une panne qui ne pouvait être résolue faite de pièces adéquate qui stoppait la production de la scierie et nécessitait des recherches à PAULIS ou en Belgique.

Même la prévoyance ne pouvait pallier à tous les pépins.

La qualité de la main d'œuvre, surtout les AZANDES était une satisfaction. Elle ne manquait pas et tenant compte des rentrées en liquidités de la scierie, nous pûmes commencer à engager afin de réaliser la plantation de café Robusta dont les plants attendaient en pépinière.

Celle-ci fut réalisée en quatre ans, vingt hectares la première année, quarante la seconde, quarante la troisième, et vingt-cinq la quatrième. IL restait septante-cinq hectares à mettre en valeur qui ne furent jamais plantés, des rumeurs vagues et imprécises, parfois alarmantes, se transmettent de bouche à oreille sur l'avenir du Congo.

Les rentrées de la scierie nous permirent également de commencer à rembourser ponctuellement la banque et le crédit au Colonat, crédit qui nous avait permis de démarrer.

La lecture de ce chapitre est édifiant sur le travail accompli par Aimé et Gaby dans des conditions difficiles et le dénuement complet.

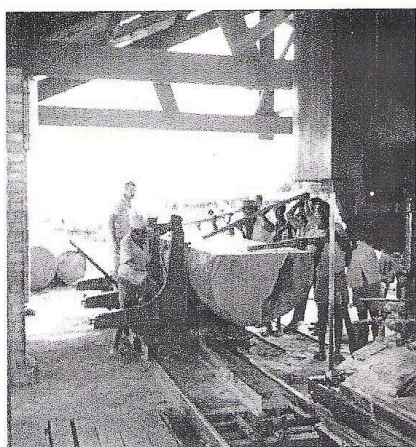
Implanter au milieu de nulle part une entreprise et une exploitation avec du personnel inexpérimenté dont Aimé reconnaît la qualité.

Je ne peux m'empêcher une comparaison d'avec certaines ONG et les volontaires envoyés sur le terrain. Ceux-ci disposent de véhicules confortables, d'un appui logistique conséquent et le plus souvent d'un confort matériel important. Que reste-t-il de leur passage ? De plus dès que les conditions de sécurité ne sont plus assurées, ils plient bagage sans considération.

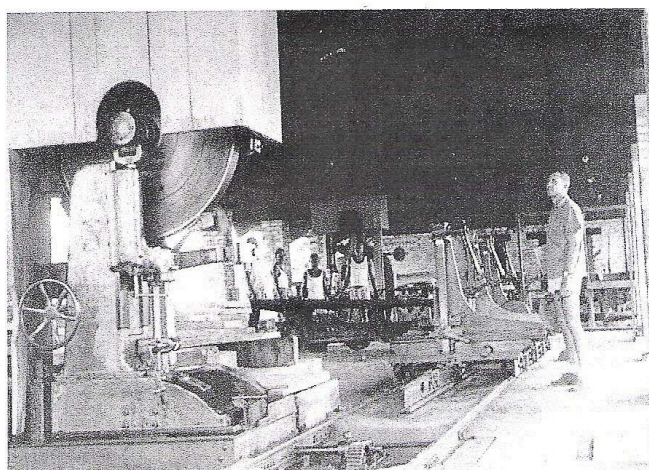
En page 6 quelques vues du travail à la scierie.

Au prochain bulletin, nous verrons l'évolution du travail d'Aimé et Gaby dans l'exploitation du café.

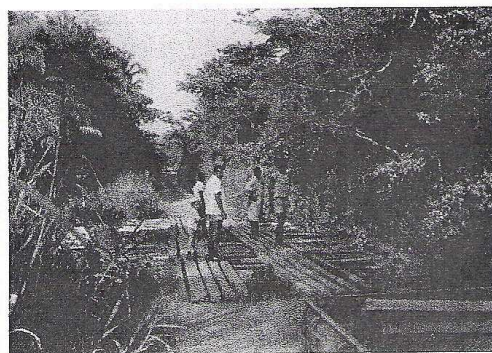
Bonne lecture à tous



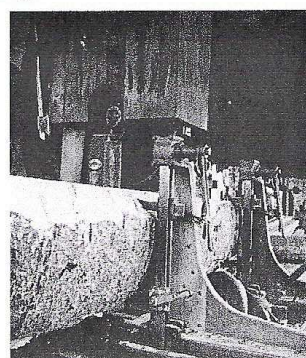
Les grumes



Mozulu : scierie et débardage



Pont et piste entre Mozulu et Paulis



grume au sciage

Suite à l'attente d'une réponse du STRANDHOTEL à DE HAAN, le bulletin vous parvient avec un bon mois de retard. Il vous reste cependant un peu de temps pour confirmer votre présence et le choix sur le menu. Ne tarder pas à me renvoyer votre talon d'inscription, **pour le 25 mai au plus tard.**

Certains d'entre vous ont émis le souhait de loger à l'hôtel, voici le prix des chambres par nuit : chambre 1 pers. € 60,00, chambre 2 pers. € 85,00 -90,00. Avec bain, douche, toilettes, TV, radio et téléphone. Le petit déjeuner est compris. La réservation, par vos soins, doit se faire par téléphone au n° 059/23.34.25

Voici le menu proposé par le STRANDHOTEL pour € 30,00 hors boissons. (À payer sur place)

Dagsoep - Potage du jour

Scampis met knoflookboter - Scampis à l'ail

Of/ou

Garnaalkroket - Croquette crevettes

Witvis met preiroomsaus - Poisson blanc poireaux à la crème

Of/ou

Varkenshaasje met saus naar keuse - Filet de porc sauce au choix

Nagerecht - Dessert

Pour faciliter la tâche du restaurateur, veuillez inscrire votre choix sur le talon réponse à me faire parvenir **pour le 25 mai au plus tard.** Les renseignements seront transmis au restaurateur par mes soins.

Je me réjouis déjà de vous retrouver et de passer une journée festive en votre compagnie. J'ai contacté monsieur météo qui m'a assuré d'une journée ensoleillée, ne serait ce qu'à DE HAAN. Bien amicalement et à bientôt



.....

..

Monsieur

Adresse : Rue

CP.....Localité



.....

Participera au repas du 26.06.10 au restaurant du STRANDHOTEL accompagné depersonnes

Mon choix se porte sur :

Cochez la case de votre choix

€ Scampis à l'ail € Croquette crevettes

€ Poisson blanc poireaux à la crème € Filet de porc sauce au choix